

Québec français



Le plat du jour Personnages pouliniens en sauce béarnaise

Guillaume Nicole

Numéro 126, été 2002

Littérature & Cuisine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55840ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nicole, G. (2002). Le plat du jour : personnages pouliniens en sauce béarnaise. *Québec français*, (126), 52–54.

LE PLAT DU JOUR

Personnages pouliniens en sauce béarnaise

GUILLAUME NICOLE

Comme le dit si bien Brillat-Savarin dans la *Physiologie du goût* : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es¹ ». Il s'avère possible de voir dans l'assiette d'un individu certaines facettes de sa personnalité. Alors, si vous mangiez régulièrement des mets tels que : pâté en croûte de canard aux foies blonds de pintades ; quenelle de volaille aux truffes, sauce financière au madère et aux morilles ; pêche au vin rouge en cage de sucre, crème glacée à la bergamote et coulis de vin rouge aux cinq épices, certains pourraient dire que vous êtes une personne raffinée, un épicurien, ou encore un puritain pour qui la qualité est corrélative au prix. Alors que si vous étiez un adepte des repas vite faits comme les dîners surgelés, les hot-dogs et le Mc Donald's, on n'hésiterait pas à vous qualifier d'irrespectueux face à votre propre santé, de personne au goût de bas étage qui ne prend pas le temps d'apprécier les bonnes choses de la vie ou, dans le meilleur des cas, d'individu qui n'aime pas se compliquer l'existence et qui apprécie les choses simples.

Puisque les différents types d'aliments ingérés par une personne s'avèrent des indicateurs particulièrement justes de sa manière d'être, une étude sur la nourriture dans l'œuvre de Jacques Poulin – soit dans *Jimmy*, *Les grandes marées* et *Volkswagen Blues* –, pourrait montrer comment la personnalité des protagonistes et les rapports qu'ils entretiennent avec les autres personnages sont à l'image de leurs habitudes alimentaires. Pour illustrer notre propos, nous soulignerons certains passages des romans où la nourriture s'inscrit comme une métaphore symbolique de l'éveil de la sexualité dans *Jimmy*, de l'importance du « code » dans *Les grandes marées*, puis de la tradition du voyageur dans *Volkswagen Blues*. À la lumière de ces informations, nous exposerons la filiation qui existe entre la nourriture et les relations

qu'ont les personnages entre eux. Mais d'abord, voyons un constat général qui émerge de l'œuvre de Poulin : la promotion de la simplicité alimentaire.

La simplicité alimentaire et le savoir populaire

L'approche romanesque de Poulin pourrait se décrire comme suit : créer une littérature du quotidien. Voilà qui n'est certes pas étranger aux enjeux littéraires liés à la nourriture dans son œuvre, car Poulin ne place pratiquement jamais ses personnages en face d'aliments très raffinés ou gastronomiques. Lorsqu'il parle de nourriture, il fait référence aux céréales, aux rôties, aux cafés, aux guimauves dans *Jimmy*. Puis, dans *Les grandes marées*, il parle d'œufs et de bacon, de fruits, de ragoût Cordon Bleu, de tarte aux biscuits Graham, de sauce à spaghetti, de Nestlé Quick. Dans *Volkswagen Blues*, enfin, il se rabat sur le Nescafé, les aliments du déjeuner (œufs, pains, bacon, bananes), les salades de poisson bluefish, les sandwichs et les déjeuners au McDonald's. Poulin tente de faire voir au lecteur que ses personnages sont simples et sans grande tradition gastronomique, mais qu'ils ont cependant compris que « le déjeuner est le repas le plus important de la journée² ». Derrière la naïveté alimentaire de Jimmy et Mary, de Teddy et Marie, de Jack et la Grande Sauterelle, se cache une sagesse populaire qui consacre l'importance du premier repas dans une journée. Déjà le thème de la nourriture dépasse le simple acte de manger, car la simplicité alimentaire des héros pouliniens s'apparente moins au dénigrement du plaisir de la table ou au manque de raffinement qu'à la valorisation de l'aspect charmeur d'une vie modeste et à la promotion d'un certain savoir populaire sur l'alimentation, ce qui est plutôt représentatif du style à la fois épuré, mais combien réfléchi de ce romancier québécois.



CLAES OLDENBURG, FOUR ET VIANDES, 1962, AIX-LA-CHAPELLE, NEUE GALERIE.

La nourriture et l'éveil de la sexualité dans *Jimmy*

Après ces constatations générales, voyons les différentes significations qui peuvent être attribuées aux aliments et aux repas dans chacun des romans, en commençant par *Jimmy*. Pour plusieurs critiques de l'époque, *Jimmy* est le roman « narrateur-enfant » des années soixante qui exprime avec le plus de justesse l'univers naïf et féérique de l'enfance. Or, selon Freud, l'enfant est inévitablement confronté à la découverte des possibilités sexuelles de son corps. Dans cette perspective, certaines situations liées à la nourriture entre Jimmy et Mary laissent transparaître la pensée freudienne de l'éveil de la sexualité.

Mary est anglophone et Jimmy, francophone. Cet obstacle de langage les oblige à se parler davantage avec des signes, avec leur corps, plutôt qu'avec des mots. Tout au long du roman, une complicité physique se développe entre ces deux personnages-enfants, qui n'hésitent pas à se toucher pour exprimer leurs pensées, leurs émotions. Ils apprennent à se connaître avec

les possibilités langagières de leur corps. Cette connexion physique, qui frôle bien souvent l'érotisme, se présente de façon significative comme l'éveil de la sexualité par l'entremise de la nourriture, par l'intermédiaire d'une guimauve : « Elle enlève la guimauve de la pointe de sa branche, entre son index et son pouce, sans l'écraser du tout, elle me fait signe avec sa bouche d'ouvrir la mienne et puis elle me dépose sa guimauve sur la langue en poussant un peu, très délicatement, avec son doigt. [...] ensuite, elle se lèche le pouce et l'index à petits coups de langue, très délicatement aussi, l'air sérieux et les yeux brillants. [...] tu fais griller une guimauve rose sur la braise au bout d'une branche et elle te fond dans la bouche comme du miel, je te le jure³ ». La sensualité, la candeur et la subtilité de cette description alimentaire parlent de l'érotisme platonique qui émane des gestes et du corps de ces deux enfants. La guimauve permet ainsi à ces deux personnages, encore purs, de « goûter » le sucre délicat d'une sexualité en éveil.

La nourriture et l'importance du « code » dans *Les grandes marées*

Si la nourriture est affiliée à l'éveil de la sexualité dans *Jimmy*, elle ne l'est certes pas pour Teddy dans *Les grandes marées*. Au contraire, la nourriture traduit plutôt les émotions stagnantes, voire mathématiques du traducteur. Ce dernier est décrit comme un personnage calme, rarement affecté par la colère, et passionné des langues ou de leurs codes linguistiques. C'est pourquoi, lorsqu'il décide de préparer une tarte aux biscuits Graham pour Marie, il ne se soucie pas du plaisir de faire un bon dessert afin de l'offrir à son amie, ou même du bonheur qu'il aura à manger cette tarte avec elle. Non, il se perd plutôt dans un calcul mathématique pour savoir la quantité exacte de « l'appareil⁴ » à biscuit qu'il faut mettre de côté pour saupoudrer sur la tarte. Teddy est entiché du code ou de la signification exacte des mots. Il perçoit le monde uniquement d'un point de vue linguistique. Voilà qui explique l'épisode où il s'acharne à découvrir dans les dictionnaires, qui sont ses meilleurs amis, la signification précise du fait d'être « heureux ». Pour Teddy, les émotions ne sont pas ressenties, mais définies.

Cette fascination pour le code en rapport avec la nourriture est également exploitée dans le chapitre « Les deux dragons », où les deux protagonistes se partagent un spaghetti italien trop épicé. Ce « surassaisonnement » est dû, selon Marie, « à la distinction que certaines personnes néglig[ent] de faire entre le piment rouge à saveur piquante et le piment doux qui [est] vert et s'appell[e] aussi poivron et qui [peut] être aussi rouge⁵ ». Ainsi, l'importance que Teddy accorde à la signification des mots contamine Marie, qui prend conscience de la nécessité d'utiliser un langage précis, non seulement dans sa relation avec le traducteur, mais également dans la cuisine où la précision et la bonne compréhension d'une recette sont capitales pour la réussite d'un plat. En plus d'être le miroir de la personnalité linguistique de Teddy, la nourriture que partagent Marie et le traducteur trace le chemin de leur relation amicale qui se base sur un conflit de codes. Nous y reviendrons.

La nourriture et l'image du voyageur dans *Volkswagen blues*

En revanche, c'est plutôt par souci de réalisme, d'économie propre au voyage que Jack et la Grande Sauterelle consomment des aliments bon marché que Poulin nomme par leurs marques. Le caractère errant du voyageur ne permet pas à Jack d'avoir accès régulièrement à une cuisine digne de ce nom, ce qui ne favorise pas la confection de mets un peu plus élaborés comme le goulache ou la tartiflette. Les voyageurs ont plutôt tendance à acheter de la nourriture déjà prête à consommer. En utilisant ces marques d'aliments populaires tout au long de son récit, Poulin crée un effet narratif de vraisemblance qui permet au lecteur de vivre l'ambiance modeste du voyage de Jack.

Puis, contrairement à *Jimmy*, l'aspect sexuel relié au partage de nourritures dans *Volkswagen blues* est pratiquement inexistant, car Jack et la Grande Sauterelle ne mangent que très rarement ensemble. Les seules fois où ils se partagent un repas, les descriptions alimentaires ne sont que très sommaires : « Ils avalèrent une soupe et un sandwich dans un snack-bar. Ensuite, ils se mirent à se promener⁶ ». À une seule occasion, Jack et la Grande Sauterelle

semblent plus enthousiastes à l'idée de manger ensemble : lors du repas qu'ils partagent avec un vagabond ressemblant à Hemingway. Ce souper – spaghetti italien aux saucisses allemandes – permet même aux convives de commenter la qualité de la nourriture, ce qui est plutôt inhabituel : « [...] ils s'entendirent tous les trois pour affirmer que les saucisses allemandes cuites à la bière relevaient considérablement le goût du spaghetti⁸ ». Sans doute Jack et la Grande Sauterelle doivent-ils être en relation avec d'autres personnes pour évacuer la tension créée par le fait de manger en tête-à-tête, la table étant peut-être le lieu le plus intime pour l'homme et la femme après le lit. Poulin semble vouloir préserver l'image populaire du voyageur solitaire qui laisse peu transparaître ses émotions. Cela n'est pas sans rappeler la figure du nomade qu'exploitent deux célèbres romanciers américains : Jack London et Jack Kerouac qui, curieusement, ont tous deux le même prénom que le héros principal de Poulin dans *Volkswagen blues*.

La nourriture : miroir des relations personnelles

Maintenant que la signification de la nourriture dans chacun des romans a été établie d'après le contexte général des récits, reste à voir la filiation qui existe entre ces livres : les rapports qu'entretiennent les personnages entre eux semblent intimement liés à leurs habitudes alimentaires.

On l'a vu, la relation amicale, voire amoureuse, que partagent Jimmy et Mary est un exemple frappant de cette belle complémentarité qui peut exister entre deux personnes. Ils communiquent avec des mots, mais surtout avec des gestes, avec leur corps, comme si l'amour naïf qui les relie permettait de créer une seule et même personne : « L'impression que tu as avec Mary et le Chanoine, c'est que la chaleur nous fait fondre doucement, qu'on devient une seule personne dans une grande robe de nuit⁸ ». Parallèlement à cette amitié, les deux personnages cultivent un rapport à la nourriture simple, sensuel, tout à l'image de leur relation. Jimmy et Mary perçoivent dans l'acte de manger une façon supplémentaire de communiquer, d'échanger. Il

n'y a qu'à penser à l'épisode où les deux jeunes se partagent une guimauve. Ce moment est accompagné de gestes délicats, qui laissent transparaître une totale compréhension de l'autre. L'acte de manger s'avère ainsi pour ces deux personnages-enfants les prémices d'une sexualité non éclosée, comme si la nourriture leur permettait de matérialiser l'union physique, sans pourtant commettre l'acte sexuel.

Cependant, c'est dans une perspective de complémentarité moindre que se développe la relation entre Teddy et Marie dans *Les grandes marées*. Certes, ces deux personnages ont des rapports amicaux louables au début du récit. Le traducteur s'inquiète constamment du sort de la jeune dame au maillot bleu lorsqu'elle va se baigner ; Marie comprend rapidement qu'elle doit laisser Teddy seul pour son travail et elle connaît sa passion pour les mots. Mais le rapport qu'entretiennent ces deux protagonistes avec la nourriture laisse entrevoir une détérioration de leur relation. En effet, l'importance que Teddy accorde au code se transpose dans sa façon d'aborder les repas. Par exemple, lorsqu'il mange en tête-à-tête avec Mary la tarte aux biscuits Graham, il se soucie tellement du nombre de moustiques qui se sont collés sur la meringue, qu'il en vient à détruire le plaisir de partager cette petite « gâterie ». Le monde « hyperlinguistique » dans lequel se complait Teddy en vient même à contaminer Mary (l'épisode du spaghetti trop épicé) et la relation qu'il partage avec elle. L'amitié qui unit ces deux personnages se transforme, au fil du récit, en un simple échange de code où les mots s'attachent trop à leur signification première. Ils en viennent donc à ne plus se comprendre à la fin du récit. Paradoxalement, pour Teddy, ce sont les mots qui deviennent les maux de sa relation avec Marie. Ainsi, sans être mauvais, les liens amicaux que partagent ces deux personnages se développent parallèlement avec leur façon d'aborder le monde et la nourriture : en fonction d'un conflit de codes, d'un conflit de significations, d'un conflit d'émotions.

Quant aux rapports qu'entretiennent Jack et la Grande Sauterelle avec la nourriture dans *Volkswagen blues*, ils s'asso-

cient, contrairement aux deux autres romans, à l'aspect solitaire du voyageur. Les personnages connaissent respectivement leurs habitudes de voyage, sans outrepasser le besoin de liberté de l'autre. C'est pourquoi la Grande Sauterelle préfère laisser Jack seul lorsqu'il souffre du « complexe du scaphandrier ». Puis, c'est en compagnie de la Grande Sauterelle que Jack, lorsqu'il est rétabli de sa « maladie », se prépare un déjeuner gargantuesque, sans en offrir la moindre parcelle à son acolyte de voyage. Sans doute le fait de partager un repas pour ces deux personnages représente-t-il un pas de plus vers l'univers personnel de l'autre, vers l'amitié. C'est peut-être ce que Jack et la Grande Sauterelle cherchent précisément à éviter, puisqu'un voyage se termine généralement par une séparation. Afin d'échapper à une déchirure blessante, ils n'empiètent pas sur l'univers secret de l'autre, comme le fait Jack lorsque la Grande Sauterelle lui demande d'aller au cimetière indien pour y dormir. Sans poser de question, le propriétaire du vieux Volks conduit et accompagne la jeune métisse sur la terre de repos de ses ancêtres. Enfin, que dire de la fin du roman, une séparation sans larmes, où les protagonistes expriment verbalement le non-dit qui anime le roman tout entier : « – En général, j'aime mieux être toute seule. – Moi aussi⁹ ». Ainsi la façon dont Jack et la Grande Sauterelle perçoivent la nourriture ou l'acte de manger se révèle à l'image de leur relation amicale et de leur personnalité : celle du voyageur, plutôt solitaire, sans attache.

Conclusion

La nourriture s'avère un catalyseur d'idées qui permet aux enjeux littéraires du monde imaginaire de Poulin d'émerger sous une forme inédite. C'est par l'intermédiaire de l'aliment – une source sémiologique quasi intarissable – que cet écrivain québécois dévoile de nombreux points cruciaux sur la psychologie, l'évolution, les émotions et les habitudes de vie de ses personnages, en plus de livrer des constantes stylistiques de sa pratique romanesque. Une analyse plus approfondie du motif de la nourriture dans la littérature québécoise pourrait peut-être donner un souffle nouveau à la critique, et apporter des développements pertinents sur les enjeux littéraires « servis » par le repas. Peut-être faudrait-il cesser de voir les aliments ou l'acte de manger dans l'œuvre littéraire comme étant l'oriflamme de l'approche sociocritique, où la nourriture ne fait que refléter les traits d'une société.

Notes

- 1 Anthelme Brillat-Savarin, *Physiologie du goût*, cité dans *Le Dictionnaire de citations, proverbes, maximes, aphorismes* : www.paragraphe.com/gen/front.html.
- 2 Maxime populaire.
- 3 Jacques Poulin, *Jimmy*, Montréal, Éditions du Jour, 1969, p. 91.
- 4 Terme culinaire qui désigne le mélange d'ingrédients avant transformation (avant cuisson par exemple).
- 5 Jacques Poulin, *Les grandes marées*, Montréal, BQ, 1990, p. 82.
- 6 Jacques Poulin, *Volkswagen blues*, Montréal, Québec/Amérique, 1989, p. 94.
- 7 *Ibid.*, p. 234.
- 8 Jacques Poulin, *Jimmy*, *op.cit.*, p. 124-125.
- 9 *Ibid.*, p. 290.